Regard sur les Espèces Endémiques : Uniques aux Caraïbes





Seulement à Saint-Martin

Un lézard qui ne vit que sur une seule île, un oiseau que l'on ne trouve que sur quelques îles : ce sont les espèces endémiques qui font la particularité de notre région – et de chaque île qui la compose.

Ce sont les descendants de créatures qui ont traversé la mer et ont ensuite voyagé d'île en île. Ce sont des survivants qui ont réussi à persévérer et à prospérer. Ce sont des manifestations vivantes de l'évolution, car ils se sont adaptés à chaque nouveau foyer insulaire jusqu'à devenir de nouvelles variétés et de nouvelles espèces.



À Saint-Martin, beaucoup de ces animaux sont des compagnons familiers : les lézards des arbres et les lézards terrestres, le sucrier et le rouge-gorge. Il est surprenant de constater que certaines des créatures les plus communes chez nous ne se trouvent nulle part ailleurs sur terre.

Bien des choses rendent Saint-Martin unique, mais ces espèces endémiques des Caraïbes – qui volent, grimpent et rampent parmi nous – sont sans doute l'expression la plus pure de la spécificité de Saint-Martin.



Le joyau de la forêt

Si vous échouez sur une plage des Caraïbes, vous pourrez facilement deviner où vous vous trouvez, à une ou deux îles près, rien qu'en regardant les lézards. En effet, les lézards ont évolué pour devenir de nouvelles espèces distinctes au fur et à mesure qu'ils se sont déplacés d'île en île. Pour identifier Saint-Martin, il vous suffit de voir un seul lézard, l'anolis de Saint-Martin, mais encore faut-il d'abord aller en forêt.

L'anolis de Saint-Martin (*Anolis pogus*) n'existe qu'à Saint-Martin et c'est l'un des deux anolis indigènes de l'île. On trouve son cousin, l'anolis du Banc d'Anguilla (*Anolis gingivinus*) à Saint-Martin, Anguilla, Saint-Barthélemy et sur les petits îlots de la région. L'anolis de Saint-Martin a également vécu à Anguilla



jusque dans les années 1920, mais il n'y a plus été vu depuis lors, ce qui fait que Saint-Martin est la seule île au monde où il vit maintenant.

L'anolis de Saint-Martin habite la forêt. Il tolère mal la chaleur, ce qui le limite aux forêts et autres zones suffisamment ombragées. Dans un habitat approprié, il peut être assez commun, mais c'est une espèce vulnérable car son aire de répartition est limitée aux zones appropriées d'une seule île. Le manque de forêt est probablement la cause de sa disparition à Anguilla.

Si vous souhaitez voir ce lézard unique, le mieux est de commencer à le chercher dans une zone boisée comme le Pic Paradis ou Colombier. Il passe la plupart de son temps sur les parties basses des arbres et des plantes. C'est un prédateur patient : il s'installe et attend le passage des insectes. Il décide de



poursuivre un insecte en fonction de sa taille et de la distance à laquelle il se trouve. Plus sa proie est grosse, plus il va accepter de faire quelques pas supplémentaires pour l'attraper.

Il n'est vraiment pas facile de décrire ce lézard. Il peut être jaune et ocre, brun ou gris. Il peut avoir du bleu vif autour des yeux ou du rouge sur le dessus de la tête. Lorsqu'il est prêt à se battre, des croissants noirs apparaissent à côté de ses yeux. Les adultes ont souvent des bandes pâles et irrégulières, tandis que les jeunes ont une bande claire sur le dos et des taches foncées distinctes.

S'il y a une chose qu'ils n'ont pas, malgré leur nom commun anglais « Bearded Anole » (anolis barbu), c'est bien une barbe. Ce nom vient d'un débat, d'un personnage de dessin animé et d'une mauvaise interprétation. Le débat portait sur la question de savoir si les noms scientifiques devaient avoir une



signification particulière ou décrire l'animal d'une manière ou d'une autre. Un jeune scientifique a choisi le nom scientifique de *pogus* pour ce lézard parce qu'il n'avait absolument rien à voir avec l'animal lui-même. Il vient en fait du personnage de dessin animé Pogo l'opossum.

Des années plus tard, d'autres scientifiques ont supposé – à tort – que le nom scientifique venait du grec « pogo », qui signifie barbe ou barbu, et l'ont appelé « Bearded Anole » en tant que nom commun. En fin de compte, cela a prouvé que les noms scientifiques n'ont pas besoin d'avoir une signification, mais que les scientifiques ne peuvent s'empêcher de rechercher une signification, quelle qu'elle soit.



Barbe ou pas, c’est une créature exquise qui mérite d’être observée et sauvée. Heureusement, à une époque où tant d’espèces sont en péril, elle semble prospérer à Saint-Martin. Le développement du tourisme et le déclin de l’agriculture ont permis le reboisement de certaines collines. Même certains hôtels, avec un aménagement paysager luxuriant, ont créé de nouvelles poches d’habitat ombragé où l’on trouve l’anolis de St. Martin. Ouvrez bien vos yeux et vous pourrez vous trouver nez-à-nez avec un animal qui n’existe qu’à Saint-Martin.





Prêt pour une étude détaillée

Il suffit d'observer le sporophile rouge-gorge quelques minutes pour constater une large part de ce que nous savons à son sujet. Ils sont sexuellement dimorphiques, ce qui signifie que les oiseaux mâles et femelles ont un aspect différent. Les mâles sont noirs avec des taches brun orangé sur la gorge, au-dessus des yeux et parfois à la base de la queue. Les femelles sont entièrement brunes. Ils mangent principalement des graines, ce que l'on déduit rien qu'en regardant leur bec robuste visiblement adapté à décortiquer les graines.



Ce que nous savons d’autre sur lui n’apparaît que grâce à une observation plus détaillée. De temps en temps, il mange des insectes, des fruits et du nectar. Comme son bec est court, il fait habituellement un trou à la base d’une fleur pour accéder à son nectar. Il construit un nid sphérique avec une entrée sur le côté, où il élève trois ou quatre oisillons à la fois.

Cette espèce n’est présente que dans les Îles Vierges et les Petites Antilles, et on compte huit sous-espèces connues dans cette aire de répartition. Tous leurs proches parents habitent exclusivement dans les Caraïbes : le sporophile de Porto Rico, le sporophile petit-coq et le sporophile de la Barbade.



Localement, ils sont parfois appelés rouge-gorge. Bien qu'ils ne soient pas aussi communs ou bruyants que certains de nos oiseaux, on peut souvent les voir en ville si on prête attention. Nous laissons sur notre véranda un bol de graines qui attire chaque jour un couple de sporophiles rouge-gorge. Si le bol est vide ou si les graines sont mouillées, ils entrent par la porte ouverte, comme pour nous rappeler que nous devons remettre des graines.

Nous avons encore beaucoup à apprendre sur le sporophile rouge-gorge. On le voit souvent en couple, mais ce lien est-il solide et durable ? Combien de temps vit-il ? Les populations diffèrent-elles d'une île à l'autre ? Dans quelle mesure les mâles contribuent-ils à l'élevage des oisillons ? Quelles sont les espèces de plantes indigènes les plus importantes pour leur alimentation ?



Le sporophile rouge-gorge, comme beaucoup de nos oiseaux, offre des possibilités d'étude variées. Bien comprendre cet oiseau peut même nous aider à percer certains mystères sur le développement des espèces et le fonctionnement des écosystèmes des îles.

Espérons qu'une nouvelle génération de biologistes – peut-être ceux qui ont grandi ici même, en écoutant le chant joyeux du sporophile rouge-gorge – saura découvrir les secrets de cette espèce.



La sauterelle feuille

Les sauterelles ont un lien étroit avec les grillons, et de nombreuses espèces ont évolué pour ressembler à des feuilles en guise de camouflage. À Saint-Martin, nous avons deux espèces de sauterelles de couleur vert vif avec des ailes angulaires qui les font ressembler à des feuilles. L'une des espèces habite dans de nombreuses régions des Caraïbes, tandis que l'autre a été découverte à Saint-Martin et n'a été observée nulle part ailleurs.

L'espèce présente uniquement à Saint-Martin se reconnaît à la coloration rouge de ses pattes. Les nymphes de cette espèce ont également des taches rouges et roses sur le corps, peut-être pour ressembler



à des feuilles endommagées. Nymphe est le nom donné à un insecte immature qui n'a pas subi une métamorphose complète.

La nymphe n'est pas complètement différente de l'adulte qu'elle sera, contrairement à la chenille qui, elle, est totalement différente du papillon qu'elle deviendra. Une nymphe de sauterelle a toujours de grandes et fortes pattes arrière pour sauter et de longues antennes, mais elle n'a pas encore développé ses ailes. À première vue, elle semble très différente, mais en y regardant de plus près, on peut facilement imaginer à quoi elle ressemblera une fois adulte.



Le sporophile cici

Dans la première moitié du XXe siècle, l'auteur local S.J. Kruythoff a déclaré que le sporophile cici était le « plus commun de tous les oiseaux des îles [des Antilles néerlandaises] ». La variété des noms locaux donnés à cet oiseau à Saint-Martin indique qu'il était en effet un ami familier des Saint-Martinois : « tobacco seed », « chee-chee bird » et « sparrow » en anglais et mangeur d'herbes et ci-ci-z'herbes en français.



Le sporophile cici mâle a la tête et la poitrine noires et le reste de son corps est d’un brun verdâtre foncé. La femelle est d’un brun ordinaire avec un ventre plus clair. C’est un petit oiseau, de la taille du sucrier, et légèrement plus petit que le sporophile rouge-gorge. Son cri strident, souvent écrit « zeezeezee », est probablement à l’origine du nom « chee-chee bird ».

Le sporophile cici présente un certain nombre de similitudes avec le sucrier. Tous deux sont principalement des espèces des Caraïbes, ils construisent des nids couverts et ils ont des origines évolutives que nous essayons encore de comprendre.



Les sporophiles (il existe une demi-douzaine d'espèces dans les tropiques américains) font désormais partie de la famille des thraupidés. Les sporophiles forment un groupe très proche d'un autre groupe beaucoup plus célèbre de thraupidés semblables à des moineaux : les pinsons de Darwin des Galapagos. Si notre sporophile n'a pas inspiré un concept biologique révolutionnaire, l'habileté des membres de la famille des thraupidés à coloniser les îles et à s'adapter aux nouvelles niches écologiques est cependant remarquable.



Même si ce n’est pas le plus commun des oiseaux de Saint-Martin aujourd’hui, on peut encore voir le sporophile cici sur toute l’île. Il est surtout présent dans les broussailles et les pâturages, où il trouve facilement les graines de graminées et d’autres plantes qui constituent la majeure partie de son régime alimentaire. On peut également l’observer de temps en temps dans les zones urbaines. C’est un joyeux compagnon de la vie sur une île, et en apprenant à mieux connaître sa relation au fil du temps avec les autres thraupidés, on peut aussi en apprendre davantage sur le passé écologique des Caraïbes et sur les mécanismes de l’évolution elle-même.



Le thécadactyle tacheté

Le thécadactyle tacheté est une espèce de gecko que l'on ne trouve que sur l'île de Saint-Martin. Ce n'est qu'en 2011 qu'il a été décrit comme une espèce distincte. Avant cela, on pensait que nos thécadactyles tachetés étaient des thécadactyles à queue turbinée avec un motif différent sur la peau.

La comparaison entre le thécadactyle tacheté et le thécadactyle à queue turbinée montre bien à quel point il peut être complexe de distinguer les populations animales qui sont des espèces vraiment distinctes de celles qui ne sont que des variations au sein d'une même espèce. En vérité, il n'existe pas de règle simple



qui détermine si les animaux constituent une espèce distincte ou non. Cette difficulté à définir ce qu'est une espèce, les biologistes la nomment le problème des espèces.

Dans le cas du thécadactyle tacheté, son motif tacheté caractéristique ne se trouve qu'à Saint-Martin et nulle part ailleurs dans le monde. De plus, les auteurs de l'article qui le décrit comme une espèce ont noté des différences quant au nombre d'écailles autour de la bouche, ainsi que quelques autres petites différences. Aujourd'hui, l'analyse de l'ADN peut également jouer un rôle pour déterminer à quel point des animaux différents peuvent être proches les uns des autres et s'ils doivent être considérés comme des espèces distinctes.



Les geckos ont sous leurs pieds des structures en forme d'écailles appelées lamelles, qui portent elles-mêmes des soies agissant comme du velcro microscopique leur permettant de marcher sur des surfaces verticales. Cette capacité a donné naissance à la légende selon laquelle, si on a un gecko sur la peau, on ne peut l'enlever qu'en le brûlant au fer à repasser chaud. Bien sûr, c'est totalement faux.

En réalité, le thécadactyle tacheté préfère échapper à un humain plutôt que de s'y accrocher. Il est capable d'abandonner sa queue, qui se tortille pour distraire un prédateur en puissance. Il a également une peau flasque qui se détache facilement, ce qui lui permet d'échapper à l'emprise d'un prédateur.



Le thécadactyle tacheté est le plus souvent observé la nuit dans la forêt où il chasse les insectes et autres petits animaux sur les arbres. Pendant la journée, il se cache sous l'écorce des arbres ou dans les murs de pierre. Outre ses taches, il est reconnaissable à son corps épais et à ses larges orteils.

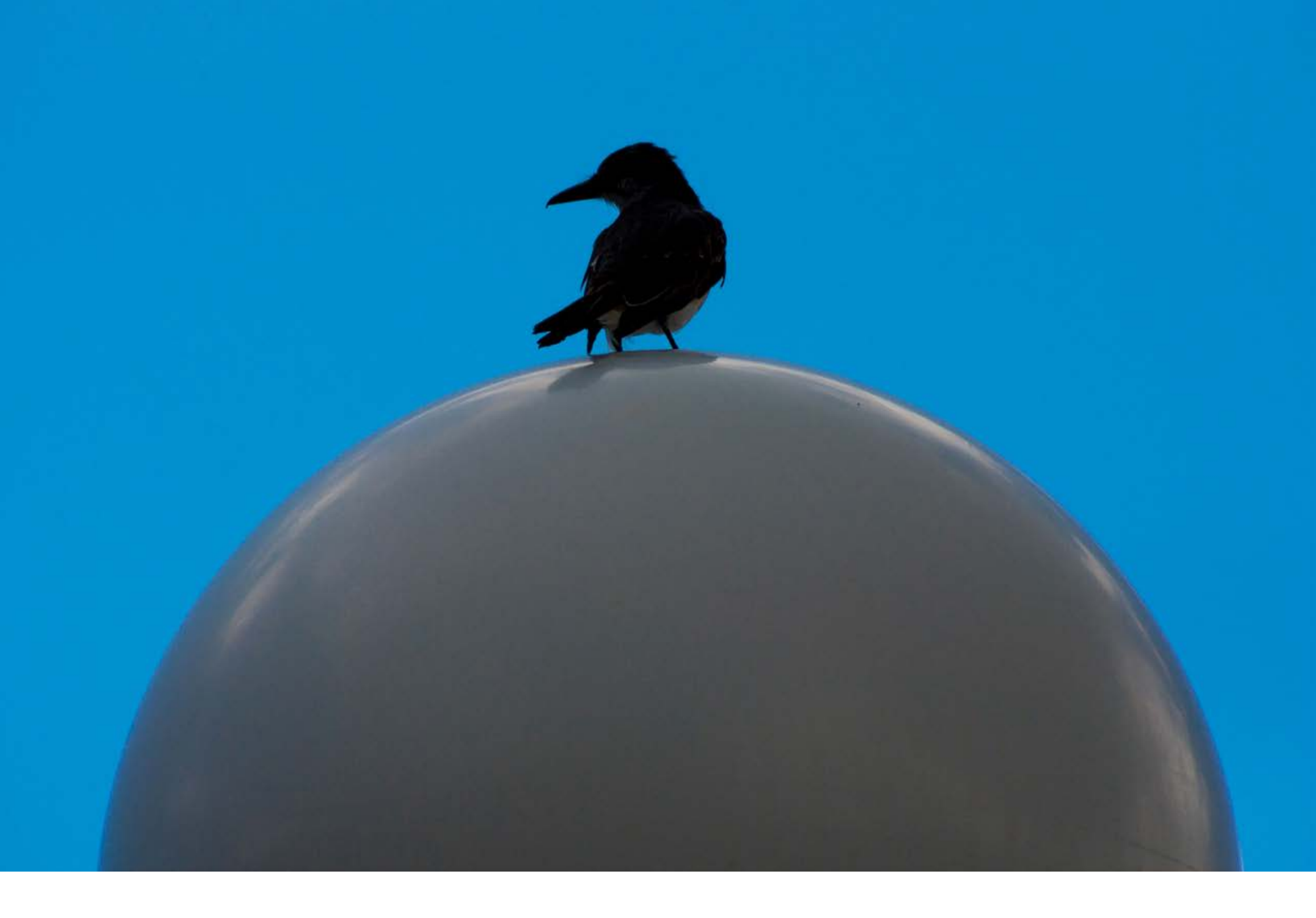
La prochaine fois que vous passerez de nuit devant un grand tamarin ou un manguier, essayez de repérer ce lézard unique.



Le tyran gris

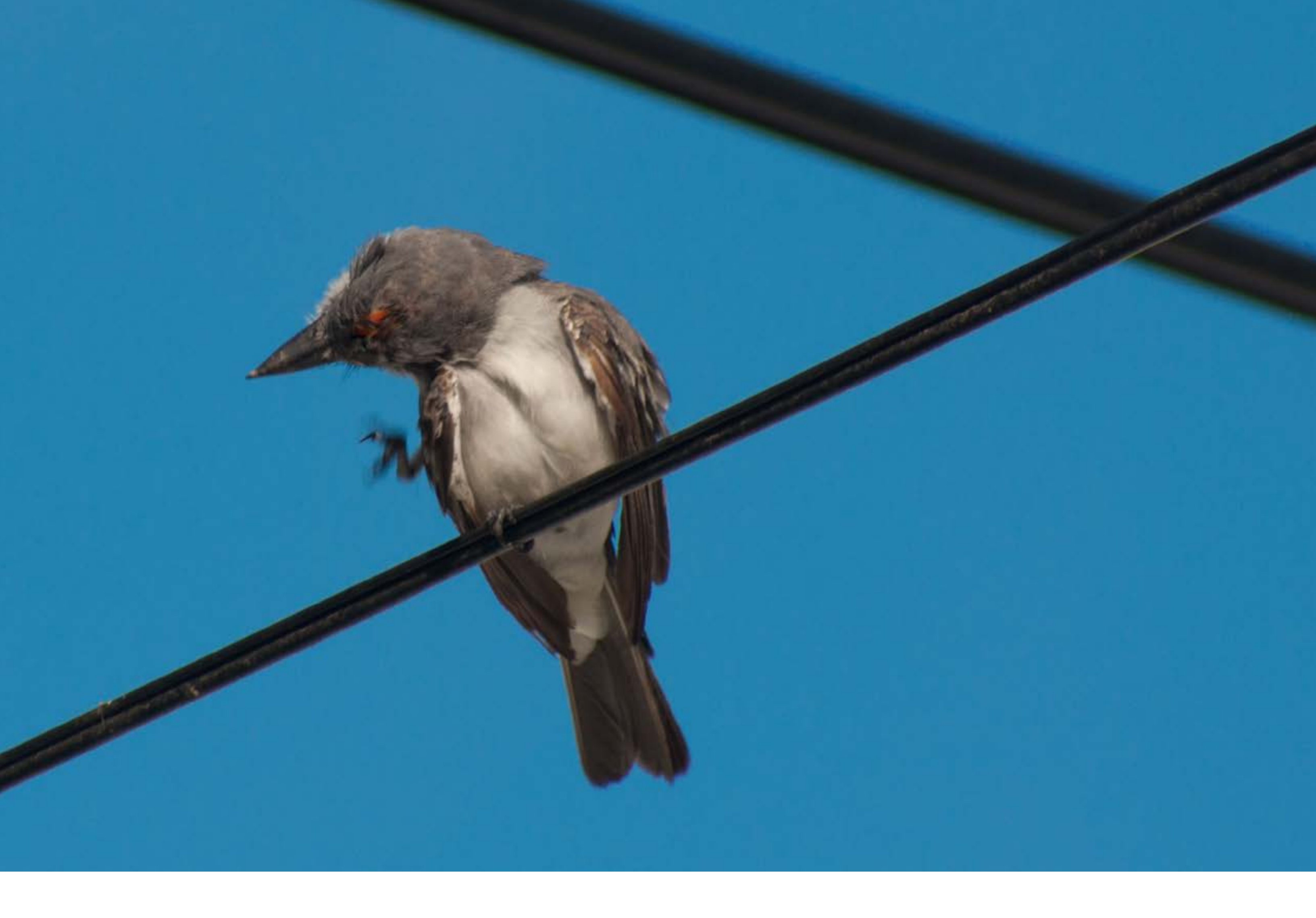
La plupart des noms locaux du tyran gris – Pitirre, Pipirite et Chincheri – sont dérivés de son chant joyeux et bavard. Dans les Petites Antilles, il a également un nom qui n’est presque jamais utilisé.

Le nom en question est *vorax*, dérivé du latin qui signifie dévorant. C’est le nom de la sous-espèce des tyrans gris vivant dans les Petites Antilles. Cette espèce est présente en Floride, en Amérique centrale, aux Caraïbes et dans le nord de l’Amérique du Sud, mais actuellement elle ne compte que deux sous-espèces : la nôtre dans les Petites Antilles, et une autre dans ses autres lieux de vie.



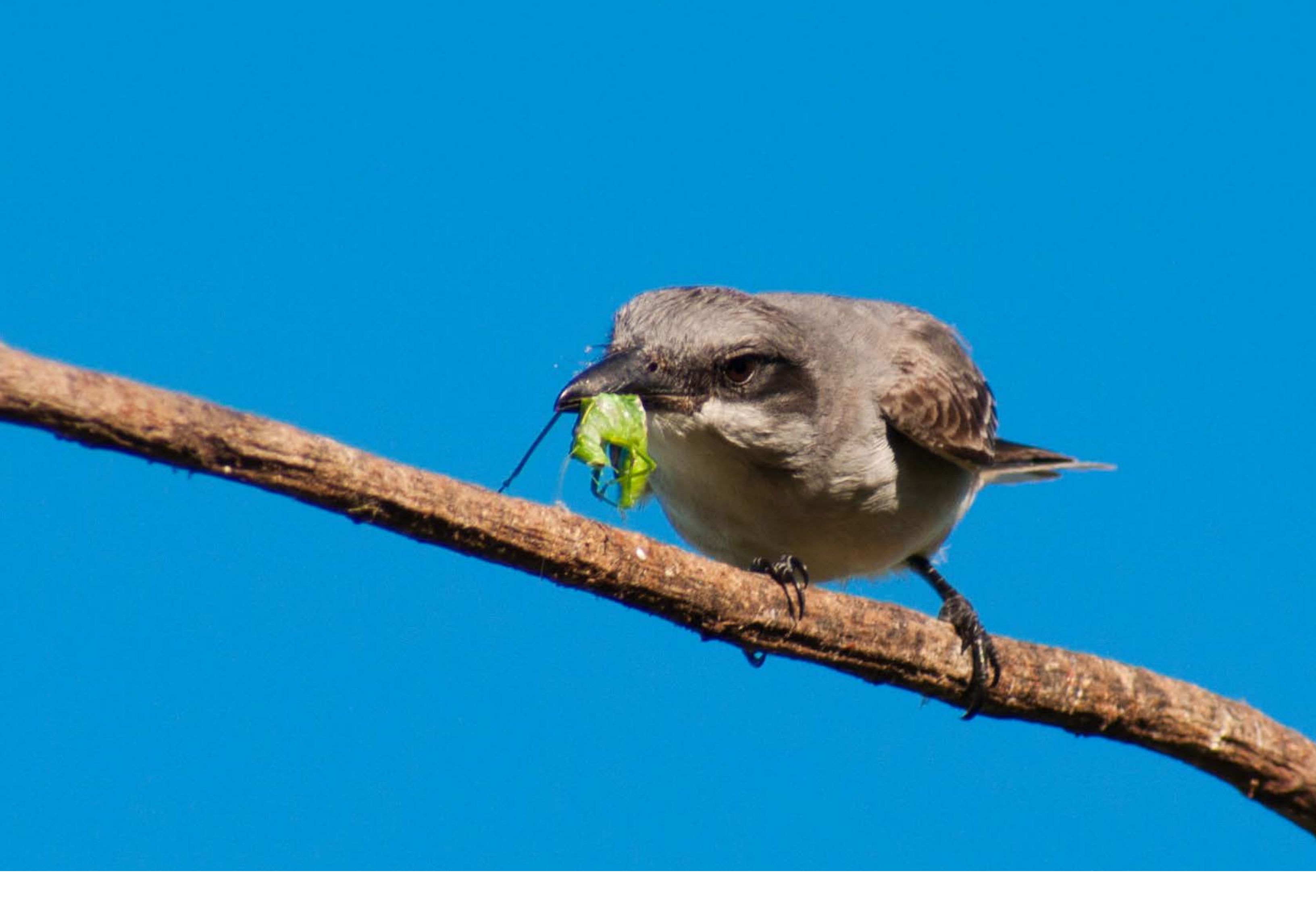
Les sous-espèces, bien sûr, sont difficiles à déterminer et peuvent donner lieu à discussion. Quelles différences sont suffisamment importantes et cohérentes pour mériter d'être distinguées ? Il y a 65 ans, il y avait cinq sous-espèces de tyran gris, mais les progrès de la science les ont réduites à deux.

Quelle est la grande différence ? La taille moyenne des tyrans gris varie d'un endroit à l'autre, et les nôtres sont généralement de grande taille. Mais la principale différence est que les nôtres ont un plumage gris plus foncé sur le dos. C'est une différence subtile. D'ailleurs les noms des sous-espèces sont utilisés pour désigner des populations dont les différences sont trop faibles pour en faire des espèces distinctes.



Que nous ayons une sous-espèce distincte est en soi assez insignifiant. Il est plus intéressant de se demander pourquoi. Ce n’est pas une simple question de géographie, semble-t-il : les tyrans gris du nord et du sud et de l’ouest sont tous les mêmes alors que les nôtres sont distincts. Ce n’est pas non plus une question d’habitat unique : ceux qui vivent sur des îles sèches et basses comme Saint-Martin font partie de la même sous-espèce que les populations d’îles humides et montagneuses comme la Dominique.

Les forces qui façonnent l’évolution sont vastes et complexes. Il est donc probable que de nombreux facteurs poussent nos tyrans gris dans la direction qui leur est propre. L’un de ces facteurs est peut-être la concurrence. Dans les Petites Antilles, le tyran gris est en quelque sorte un enfant unique. Dans les îles au nord et à l’ouest, il y a le tyran tête-police, à Cuba, le tyran géant, en Amérique centrale et du Sud, le tyran mélancolique. Les variétés de tyran abondent partout sauf sur notre île.



La présence d'une seule espèce du genre Tyrannus dans les Petites Antilles est le résultat de notre situation écologique unique : des petites îles colonisées par un nombre restreint d'espèces. Les créatures qui y ont élu domicile ont souvent prospéré, sans être gênées par la concurrence. C'est à la fois un endroit où elles peuvent échapper aux restrictions imposées par les niches écologiques, une suite d'îles tropicales vierges où tout est possible, et une belle terre où le tyran peut imposer sa loi.



Broken Bill

Le tyran gris le plus intéressant à Saint-Martin est sans doute celui qui vivait près du quai des ferries de Pinel à Cul-de-Sac en 2014. On l'appelait « Broken Bill » (Bec Brisé en français) parce qu'une grande partie de son bec était cassée, soit environ la moitié du bec supérieur.

Si la capacité de voler a donné aux oiseaux la remarquable faculté de voyager autour du monde, pour cela ils ont dû renoncer à leurs membres antérieurs. Une grande partie de ce que nous faisons avec nos mains, un oiseau doit le faire avec son bec et ses pattes.



Pour un tyran comme Broken Bill, son bec est son principal outil de chasse, utilisé pour capturer des insectes dans les airs. Il est certain que sa blessure lui a rendu la chasse difficile, voire impossible. Il semblait bien que le pauvre Broken Bill allait rapidement mourir de faim.

Pendant la période où Broken Bill a été vu sur l'île, il y avait également de nombreux oiseaux de rivage migrateurs sur la plage de Cul-de-Sac. Les algues sargasses échouées sur la plage étaient mangées par de petits crustacés et insectes – une riche source de nourriture, parfaite pour les oiseaux de rivage qui sont adaptés pour ramasser de petites créatures dans la boue ou les eaux peu profondes. Il ne s'agit pas d'une stratégie d'alimentation courante pour le tyran gris.



Étonnamment, Broken Bill a survécu un certain temps et on l'a vu adopter la stratégie des oiseaux de rivage qui se nourrissent d'insectes et de crustacés présents dans les algues sargasses. Il a été observé à de nombreuses reprises en train de fouiller dans les monticules d'algues à la recherche de nourriture.

A-t-il appris ce comportement en observant les autres oiseaux ? Le changement de comportement alimentaire a été spectaculaire, surtout pour une espèce qui a une méthode de chasse aussi spécifique.

Bien qu'il soit possible aux petits éclats et fractures de se réparer lorsque le bec d'un oiseau pousse, on ne sait pas si une blessure aussi grave peut se réparer. Dans la plupart des cas, l'oiseau meurt de faim bien avant que son bec ait le temps de repousser.



Au bout d’une semaine environ, on n’a plus vu Broken Bill dans le coin. Peut-être sa nouvelle technique d’alimentation ne fonctionnait-elle pas assez bien, mais peut-être au contraire était-elle suffisante pour le nourrir et s’est-il simplement déplacé vers une autre plage.



L’élénie siffleuse

L’élénie siffleuse est un oiseau mangeur d’insectes qui est endémique de la région des Caraïbes. Elle vit principalement de Porto Rico aux Petites Antilles. On la trouve également sur la côte des Caraïbes du Mexique au Nicaragua, et sur quelques autres îles. Notre sous-espèce se rencontre de Porto Rico à Barbuda et aussi sur les îles ABC (Aruba, Bonaire et Curaçao), qui sont relativement éloignées. Il est surprenant d’avoir un tel écart dans son aire de répartition. C’est d’autant plus étrange que différentes sous-espèces vivent dans la partie sud des Petites Antilles.

L’élénie siffleuse est un oiseau brun relativement ordinaire. Elle a un dessous pâle et une longue queue. Deux barres claires sur ses ailes lui permettent de se distinguer des autres petits oiseaux bruns qui vivent ici.



Contrairement au tyran gris, l’élénie semble timide. Cet oiseau a tendance à trouver des perchoirs cachés sur les branches intérieures d’un arbre plutôt qu’à découvert. On peut avoir la chance de l’apercevoir en vol avant qu’il ne se cache dans la couronne feuillue d’un arbre voisin.

L’élénie siffleuse est peut-être parfois difficile à repérer, mais elle est facile à entendre. Elle a un cri sur deux notes et un chant plus long et plus mélodique qu’elle émet fréquemment. Selon un guide ornithologique, ce chant ressemble à « pee-wee-reereeree ». Malheureusement, les descriptions écrites des chants d’oiseaux ne rendent pas vraiment compte du son et de l’esprit dans la réalité. Parmi les noms locaux de cet oiseau, il existe les noms anglais « cheery-cheer » et « whistler », qui font tous deux référence à sa belle voix, tout comme les noms locaux français siffleur et fio-fio.



Même si elle n’est pas aussi commune que nos oiseaux les plus familiers, l’élénie siffleuse se voit et s’entend facilement. Elle vit dans une variété d’habitats, des broussailles côtières aux forêts des collines. C’est une espèce qui intéresse les organisations de protection de la nature en raison de son aire de répartition géographique relativement petite. Heureusement, elle n’est pas encore menacée. Elle est encore relativement commune dans son aire de répartition. Ouvrez grand vos yeux et vos oreilles pour repérer cet oiseau unique aux Caraïbes !



Le colibri falle-vert

C'est ce petit bolide qui se déplace dans votre jardin dans un bourdonnement d'ailes aux battements si rapides qu'on ne peut le distinguer. Petit point sombre dans l'ombre, il devient une explosion de couleurs lorsqu'il passe à la lumière du soleil.

Aussi petit soit-il, le colibri falle-vert est le plus grand des deux espèces de colibris que l'on voit communément ici. On dirait presque un géant par rapport au colibri huppé. Il se distingue également par son long bec incurvé. Une troisième espèce, le colibri madère, a été vue en de rares occasions, mais préfère des altitudes plus élevées que celles de notre île.



Sa coloration peut être difficile à identifier lorsqu'il passe à vive allure, mais elle est incroyable. La tête, le dos et le menton sont couverts de plumes qui reflètent un vert métallique brillant. Les femelles ont tendance à être un peu plus ternes, et les mâles ont souvent des reflets jaune-orange à la bonne lumière. La poitrine et le croupion ont tendance à présenter des plumes bleues réfléchissantes. C'est un véritable bijou qui prend toute sa splendeur lorsqu'il scintille sous le soleil tropical.

Le colibri falle-vert est également une véritable espèce endémique des Caraïbes, que l'on ne trouve que de l'est de Porto Rico à la Grenade. Son aire de répartition est petite et sa population inconnue, mais pour l'instant ce n'est pas une espèce en danger car il semble relativement commun sur les îles où il se trouve. Non seulement c'est un bijou, mais en plus on ne peut l'admirer que sur un petit arc d'îles.



De nombreux détails de la vie de ce colibri sont encore mal connus. Comme les autres colibris, les mâles ne participent pas à la construction du nid ni à l'élevage des petits. La femelle construit un nid de la taille d'une noix où elle élève seule un couple d'oisillons. Ces colibris se nourrissent principalement de nectar de fleurs, mais aussi d'insectes et d'araignées, généralement capturés en vol.

Nous n'en sommes pas sûrs, mais le colibri falle-vert pourrait bien être un pollinisateur très important pour certaines plantes. Il a un long bec et une préférence pour les fleurs à long col riches en nectar que peu d'autres animaux peuvent polliniser. Les recherches effectuées sur le colibri madère, qui lui est étroitement apparenté, indiquent que cet oiseau est le seul pollinisateur de certaines espèces de plantes Heliconia. Cela pourrait bien aussi être le cas pour notre colibri falle-vert.



Si vous voulez observer ces beaux oiseaux, cherchez des endroits où poussent des plantes à fleurs comme l'aloès ou le cactus. Ils fréquentent également les mangeoires à colibris. Ils visitent régulièrement les zones où les bonnes sources de nectar sont assez proches les unes des autres, tant que les fleurs continuent à les nourrir. Ce spectacle est pour nous un plaisir chaque jour renouvelé.



La sauterelle arboricole

Les sauterelles les plus connues sur l'île sont vertes avec des ailes en forme de feuilles, mais dans la forêt, il existe un type très différent de sauterelle. La sauterelle arboricole est de couleur marron, avec des motifs qui lui permettent de se fondre dans l'écorce d'un tronc d'arbre plutôt que dans les branches feuillues. Elle est grande, avec un corps trapu et lourd et des yeux verts brillants.

Cette sauterelle se nourrit de feuilles la nuit, et passe sa journée cachée dans les petits creux des troncs et des branches d'arbres. Parfois, ses longues antennes sont visibles à l'extérieur de sa cachette, mais on la découvre mieux à l'aide d'une lampe de poche. Les sauterelles arboricoles immatures, appelées



nymphes, sont souvent de couleur gris-brun et restent immobiles sur les branches dans l'espoir de se fondre dans leur environnement.

On ne sait pas grand-chose sur cette espèce de sauterelle. Elle est originaire des Caraïbes, bien que des espèces apparentées vivent également en Amérique du Sud. Les spécimens de différentes îles (Saint-Martin, Saint-Barthélemy, Saba et Saint-Eustache) présentent des variations de coloration, qui correspondent peut-être à des différences de végétation sur chaque île. Cependant, ces variations semblent superficielles et n'indiquent pas qu'il s'agit d'espèces distinctes. La prochaine fois que vous serez dans la forêt, apportez une lampe de poche et voyez si vous pouvez trouver cet insecte intéressant.




L’anolis de Saint-Martin


Le quiscale merle



Quels sont nos oiseaux endémiques ?

Endémique est un terme souvent utilisé en biologie pour décrire les animaux et les plantes qui ne se trouvent que dans une zone spécifique et qui sont natifs de cet endroit. Par exemple, l'anolis de Saint-Martin est un lézard que l'on ne trouve qu'à Saint-Martin : il est donc considéré comme endémique à Saint-Martin.

On trouve souvent des espèces endémiques sur les îles : un groupe d'animaux arrive sur une nouvelle île par hasard ; isolé de ses ancêtres, il s'adapte aux conditions locales pour devenir une espèce distincte.



Beaucoup d’oiseaux dans les Caraïbes ne vivent que sur une seule île. Mais ils se trouvent surtout sur de grandes îles comme Cuba, la Jamaïque, Hispaniola et Porto Rico. Quelques-uns vivent sur les grandes îles des Petites Antilles comme la Guadeloupe et la Dominique. Il n’y a pas d’espèces d’oiseaux présentes uniquement à Saint-Martin. C’est une île trop petite et trop proche d’autres îles pour que de nouvelles espèces d’oiseaux puissent s’y développer de manière isolée.

Cependant, Saint-Martin abrite de nombreux oiseaux endémiques de la région. Ce sont des oiseaux uniques à notre région. Certains de ces oiseaux ne se trouvent que dans les Caraïbes, ou dans une partie des Caraïbes. D’autres sont principalement des espèces caribéennes qui vivent également dans certaines zones continentales proches des Caraïbes. Il y a aussi un certain nombre d’oiseaux plus répandus, mais qui constituent chez nous des variétés spécifiques ou des sous-espèces.



Certains de ces oiseaux endémiques de la région sont parmi les plus familiers que l'on puisse voir sur l'île. Nos deux colibris communs, par exemple, sont tous deux endémiques des Caraïbes, principalement des Petites Antilles. La colombe Zénaïde, souvent appelée ici la tourterelle à queue carrée, ne se trouve que dans les Caraïbes et dans une petite partie de la péninsule du Yucatan au Mexique. La colombe à queue noire et la crécerelle d'Amérique (ou killy-killy) ont de grandes aires de répartition, y compris une grande partie de l'Amérique du Nord, mais dans les deux cas la sous-espèce que l'on trouve sur notre île est limitée à une petite partie des Caraïbes.



Les animaux endémiques, y compris nos oiseaux endémiques régionaux, constituent peut-être la part la plus unique et la plus importante du patrimoine naturel de Saint-Martin. On peut en profiter tous les jours. Ils sont l'équivalent naturel du patrimoine culturel et historique unique de l'île. Observer un colibri falle-vert en train de nourrir son oisillon est un spectacle magnifique et possible uniquement sur quelques îles.



Le sucrier : un mystère parmi nous

Le sucrier est petit, mais connu de tous à Saint-Martin. Il est effronté dans sa quête de sucre et autres aliments sucrés, et assez familier pour porter plusieurs noms : « bananaquit », « yellowbreast » et « sugar bird » en anglais, et sicrié en français. On peut entendre son cri strident à la plage, en ville et dans les colline, et ses nids sphériques sont suspendus aux arbres sur toute l'île.

Bien que très visible, cet oiseau familier a un passé mystérieux. Personne ne connaît son lien précis avec les autres oiseaux. Certains experts le classent dans la famille des Thraupidae, faute de mieux, tandis que pour d'autres, il a sa propre famille, les Coerebidae. Même seule, cette espèce forme une belle famille, avec



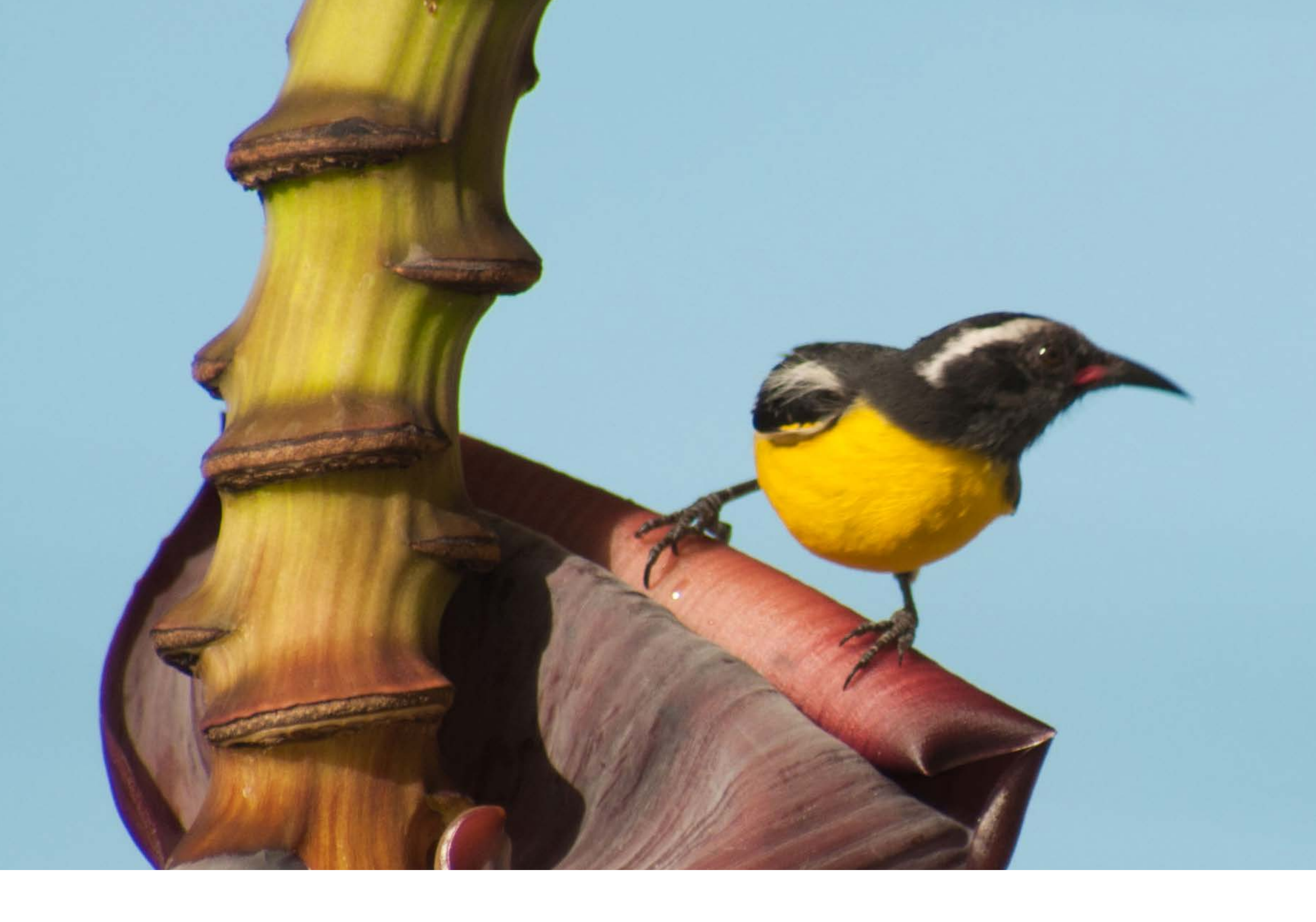
plus de 40 sous-espèces et une aire de répartition qui s'étend de l'Amérique du Sud à la Floride où on peut l'apercevoir occasionnellement.

En voyageant dans l'aire de répartition du sucrier, on trouve de nombreuses variations quant à son apparence. À la Grenade, il en existe deux sortes, l'une semblable à la nôtre et l'autre presque entièrement noire. Alors que les nôtres ont une gorge grise, plusieurs autres sous-espèces ont une gorge blanche, voire un front blanc. Dans les Caraïbes, le sucrier présente de la chair rose à la base de son bec, mais cela n'est généralement pas visible dans d'autres régions. Certaines de ces variations régionales aideront peut-être les scientifiques à comprendre où cette espèce a évolué.



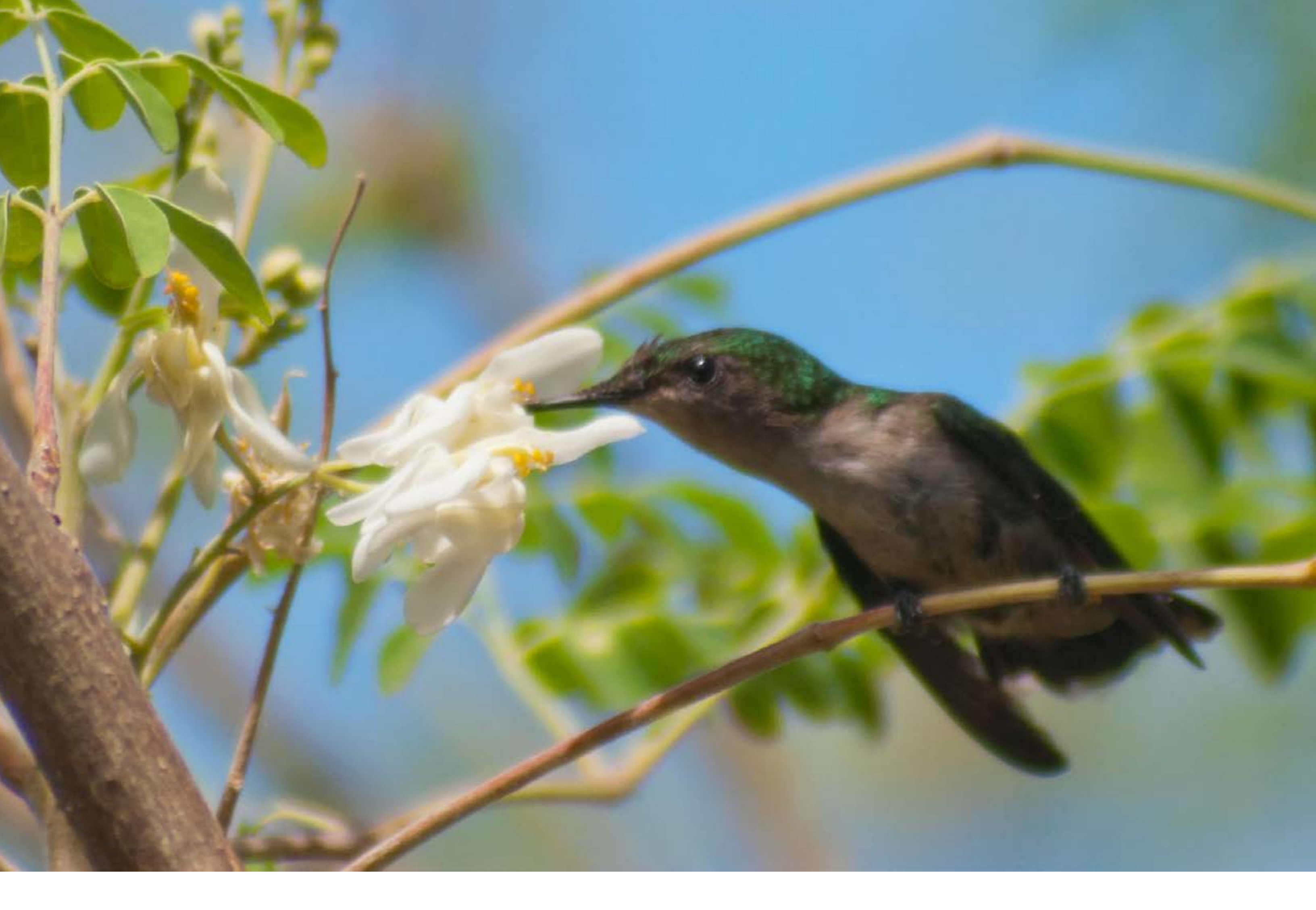
Même si nous ne comprenons pas ses origines, nous en savons beaucoup sur la vie du sucrier. Dans la nature, il se nourrit principalement de nectar, mais aussi de fruits et d'insectes. Dans les zones urbaines, il est prompt à se saisir du sucre ou des boissons sucrées laissés sans surveillance. Il se reproduit toute l'année et, si le mâle aide à la construction et à la défense du nid, l'incubation et l'alimentation des petits sont principalement laissées à la femelle.

Le nid caractéristique du sucrier a la forme d'une sphère, plus ou moins, et possède une entrée sur le côté. Il est principalement constitué d'herbes et de fines brindilles tissées ensemble, mais il comporte également des touffes de coton blanc ainsi que de la ficelle et d'autres matériaux artificiels trouvés par les oiseaux. Le sucrier construit en fait deux types de nids, l'un dans lequel il se perche la nuit et l'autre



pour élever ses poussins. Le sucrier ne vit pas en colonie, et il n’a pas non plus vraiment de territoire. Il défend le territoire autour de son nid de reproduction.

La prochaine fois que vous verrez un sucrier, vous vous demanderez peut-être comment une espèce aussi familière peut avoir un passé aussi impénétrable. Le sucrier a-t-il évolué dans l’isolement sur une île, comme les pinsons de Darwin aux Galapagos qui descendent peut-être aussi des thraupidés ? Comment cette minuscule créature a-t-elle réussi à conquérir une si grande partie de l’hémisphère ? Si nous arrivons à découvrir son passé, rencontrerons-nous d’autres mystères autour de cet oiseau familier ?



Le plus petit oiseau de Saint-Martin

Le plus petit oiseau de Saint-Martin est étonnant. Il peut battre des ailes des dizaines de fois par seconde, ce qui lui permet de faire du sur-place et de voler à reculons. C'est un important pollinisateur de fleurs sur l'île, et malgré sa taille, il peut chasser des oiseaux bien plus gros que lui d'un arbre où il se nourrit.
Ses couleurs irisées sont créées par des structures microscopiques dans ses plumes qui agissent comme des prismes réfléchissant la lumière.



Bien sûr, il s’agit du colibri huppé. On ne le trouve que de l’est de Porto Rico aux Petites Antilles. C’est une espèce à aire de répartition restreinte, non limitée à une seule île, mais que l’on ne trouve pas non plus au-delà d’une répartition régionale relativement peu étendue. C’est l’un des deux colibris communs à Saint-Martin, tous deux de couleur sombre avec des taches couleur vert irisé qui se reflètent comme des joyaux à la lumière du soleil.

Outre sa petite taille, le colibri huppé se distingue de l’unique autre espèce de colibri commun à Saint-Martin par son bec court et droit. Les mâles ont une crête de plumes couleur vert irisé sur le dessus de la tête, tandis que les femelles ont une poitrine couleur gris clair. On les trouve sur l’île toute l’année et ils construisent de minuscules nids sur les branches des arbres.



Les colibris se nourrissent de nectar. En raison de leur petite taille et de leur métabolisme élevé, ils doivent manger très fréquemment pour maintenir leur énergie. De ce fait, ils peuvent être très vulnérables à toute perturbation de leurs ressources alimentaires. Par exemple, ces oiseaux eux-mêmes peuvent survivre aux ouragans en se cachant dans la végétation et en s'accrochant fermement à une branche. Mais si toutes les fleurs sont détruites dans la tempête, ils peuvent mourir de faim avant que de nouvelles fleurs ne fleurissent.



Si vous souhaitez voir le colibri huppé, un bon moyen est de placer une mangeoire à colibris dans votre jardin ou sur votre balcon. Les mangeoires à colibris sont peu coûteuses et faciles à entretenir. Vous pouvez même trouver en ligne des instructions pour fabriquer votre propre mangeoire à colibris en réutilisant des récipients en plastique. C’est un excellent moyen d’observer ces étonnants petits oiseaux toute l’année, et si vous gardez votre mangeoire à colibris bien garnie en période de sécheresse ou après un ouragan, vous pourrez peut-être contribuer à sauver une ou deux vies !



La crécerelle d’Amérique : notre faucon familier

Si vous voyez un petit faucon filant dans le vent au-dessus d’un champ herbeux ou surveillant le paysage depuis un haut perchoir, il s’agit probablement de la crécerelle d’Amérique. Ici à Saint-Martin, cet oiseau est appelé killy-killy ou gli-gli, ainsi nommé en raison de son cri. Quel que soit le nom, c’est un faucon petit mais magnifique que l’on peut voir sur toute l’île.

Cette crécerelle est le plus petit des faucons d’Amérique du Nord. Son ventre est clair et tacheté de points sombres, et son dos est d’un brun rougeâtre profond tacheté de noir. Les mâles et les femelles ont une coloration différente : le mâle a des ailes gris-bleu tandis que celles de la femelle sont brun rouille.



Tous deux ont une fine bande sombre qui descend de la base de leur bec, parfois appelée moustache. Ils sont plus petits que les autres oiseaux de proie que l'on aperçoit de temps en temps sur l'île et se distinguent facilement par leur couleur.

Ces chasseurs se nourrissent de proies telles que les lézards, les souris et les sauterelles, souvent en se plaçant à un endroit stratégique où ils peuvent surveiller une vaste zone depuis leur perchoir. Lorsque les conditions le permettent, ils peuvent également utiliser le vent pour survoler un terrain de chasse prometteur, descendant en piqué lorsqu'ils aperçoivent leur prochain repas. Ces habitudes les rendent faciles à trouver, car on peut souvent les voir sur les poteaux téléphoniques, à la cime des arbres, sur les cactus ou même sur les gigantesques hampes florales des agaves.



La crécerelle vit à Saint-Martin toute l’année et notre population locale appartient à la sous-espèce des caribaearum. Elle niche dans des cavités, mais n’en creuse pas elle-même. Elle utilise les creux des arbres ou même un espace pratique dans le toit d’un porche ou d’un bâtiment abandonné. Elle pond quatre ou cinq œufs à la fois et peut se reproduire plusieurs fois par an. Sa reproduction prolifique est peut-être l’une des raisons pour lesquelles elle est le seul oiseau de proie commun sur l’île.

Le succès continu de cette crécerelle s’explique peut-être aussi par sa volonté de vivre près des humains et de profiter de certains des changements que nous avons apportés au paysage. Les champs et les pelouses entretenus par les chèvres, le bétail ou les tondeuses autoportées lui permettent de repérer plus facilement ses proies, et les lignes électriques et autres structures humaines sont pour elle d’excellents points



d’observation. Elle est également beaucoup trop petite pour s’attaquer aux poulets ou à d’autres animaux domestiques, ce qui lui a évité d’être chassée comme la buse à queue rousse.

Ne vous laissez pas tromper par leur petite taille et leur joli plumage : ce sont des chasseurs impitoyables au griffes et au bec acérés. Leur vision est nette et leurs yeux sont toujours à l’affût de leur prochain repas. Ces rapaces sont souvent entraînés et utilisés par les fauconniers, en particulier par les débutants qui apprennent la fauconnerie.



Le quiscale merle a trouvé un foyer à Saint-Martin

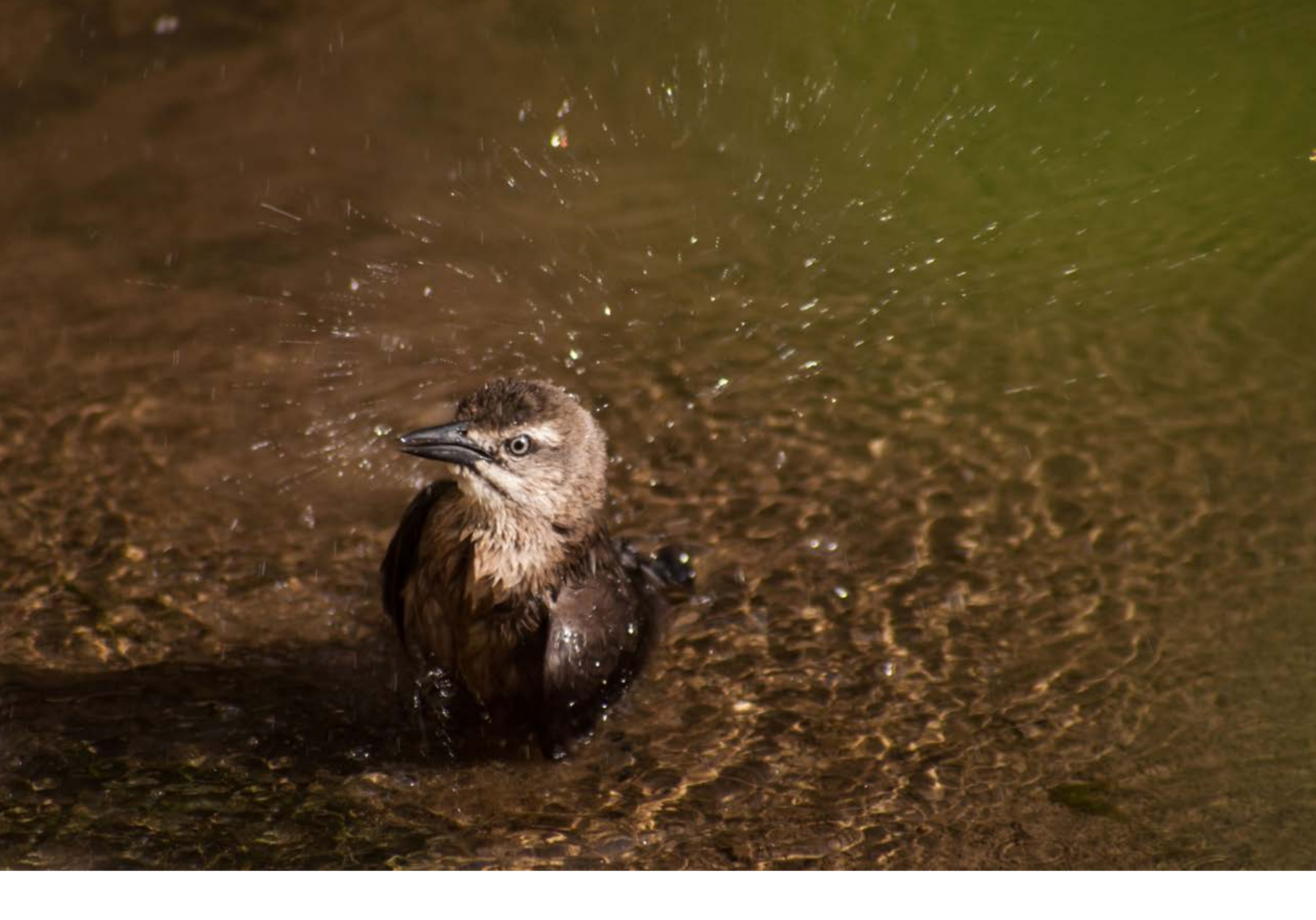
Le quiscale merle, également connu sous le nom de quiscale des Petites Antilles, ou localement appelé merle, est fréquemment observé à Saint-Martin de nos jours. Il est présent dans les villes et dans les champs ainsi que sur nos plages. S’il se trouve à proximité, il est difficile de le manquer. Il babille haut et fort, nous offre des chants variés et n’a pas peur des gens. En fait, on le voit souvent foncer pour ramasser les miettes et autres restes de nos repas.

Le quiscale merle se trouve dans toutes les Petites Antilles et dans certaines parties du nord de l’Amérique du Sud. Dans cette zone, il est généralement assez commun. Il existe un certain nombre de sous-espèces



différentes. La nôtre, appelée *Quiscalus lugubris guadalupensis*, vit dans les îles du Nord des Petites Antilles. Le mâle est d'un noir brillant, tandis que la femelle et le juvénile sont généralement bruns avec un ventre gris.

Ces oiseaux se nourrissent principalement d'insectes, mais ils mangent aussi des petits lézards et se délectent volontiers des restes de nos repas. On les trouve souvent en groupes et ils ont tendance à nicher en petites colonies, plusieurs nids se partageant le même arbre. Sur certaines îles, ils sont communs dans toute l'île, tandis que sur d'autres, ils peuvent être communs localement mais absents de nombreuses zones. Nous n'avons actuellement pas d'explication valable concernant cette situation.



Pour une espèce des Caraïbes si commune et si visible aujourd'hui, il est étonnant de constater qu'elle n'a été enregistrée à Saint-Martin qu'au début des années 1970. Cet oiseau a été vu pour la première fois sur l'île en 1972 par Bond, James Bond. Bien qu'il ne soit pas venu sur notre île en mission top-secrète, le Dr. James Bond était un ornithologue caribéen de renom, et l'agent 007 de Ian Fleming a été nommé en son honneur.

D'autres observations ont été faites en 1973, 1974 et 1975 par Andries Hoogerwerf. Presque toutes les observations ont eu lieu près de Marigot, à part quelques-unes dans d'autres parties de l'île. Le quiscale merle n'apparait pas dans les enregistrements précédents des naturalistes ou ornithologues ; il semble donc probable qu'il n'était pas présent, ou alors il était rare et limité localement. Personne ne sait avec certitude s'il a été introduit ou s'il est arrivé à Saint-Martin à partir d'îles situées plus au sud.



Quelle que soit la façon dont il est arrivé à l'origine, le quiscale merle a prospéré à Saint-Martin. On peut l'observer sur toute l'île, souvent en grand nombre. Comme il est à l'aise dans les zones urbaines, le développement rapide de Saint-Martin l'a sans doute aidé à s'établir en rendant de grandes parties de l'île moins hospitalières pour les espèces qui préfèrent éviter les humains. Quelle qu'en soit la raison, nous pouvons maintenant profiter des frasques de cette espèce endémique régionale. La prochaine fois que vous les entendrez babiller dans les arbres autour de vous, arrêtez-vous et demandez-vous comment ils sont venus chez nous et à quoi l'île pouvait ressembler avant leur arrivée.



Ce livre a été conçu comme un compagnon de l'Amuseum Naturalis, le musée gratuit de la nature, du patrimoine et de la culture de Saint-Martin. L'Amuseum et ce livre ont été créés par Les Fruits de Mer.

Les Fruits de Mer est une association à but non lucratif basée à Saint-Martin, dont l'objet principal est la sensibilisation à la nature, la culture et le patrimoine. L'association œuvre à travers d'un musée gratuit, des publications, un programme pédagogique et l'organisation d'évènements publics. En savoir plus sur lesfruitsdemer.com et amuseumnaturalis.com.